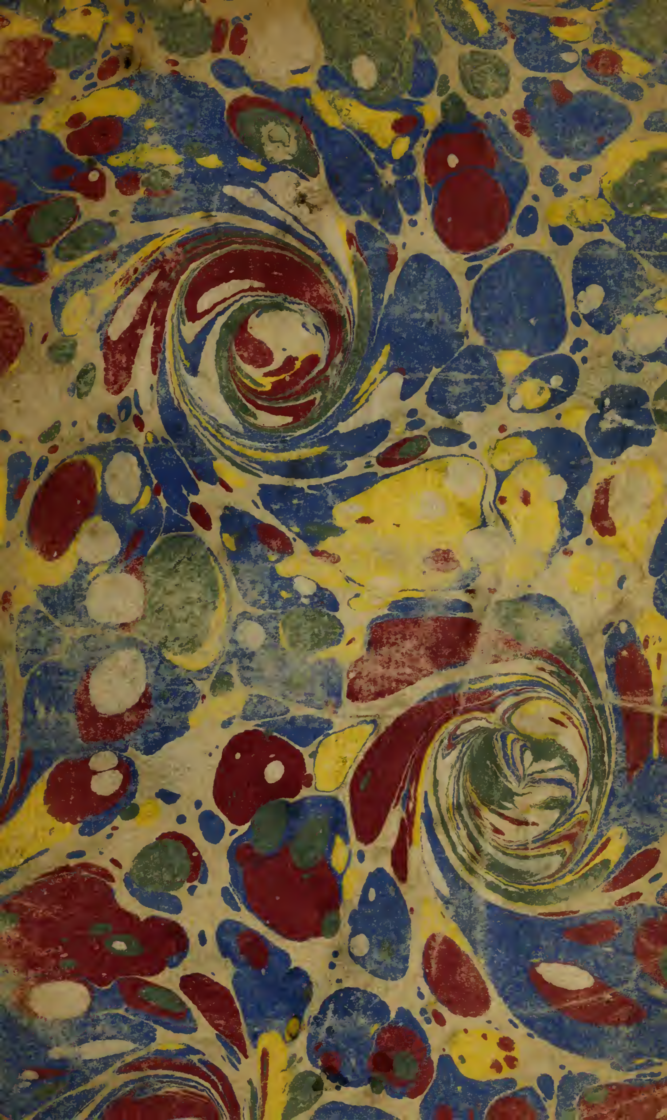


LES TROIS FERMIERS,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN PROSE,

ET MÊLÉE D'ARIETTES.

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 16 Mai 1777.

Par M. MONVEL.

Mon fils, ne ſois jamais ſurpris de la vertu!
La jeune Indienne, Comédie
de M. de Chamfort.



Se Vend A TOULOUSE,

Chez BROULHIET, Libraire, Rue St. Rome.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Permiſſion.

PERSONNAGES.

M. DE BELVAL.	*M. Suin.*
M. LE COMTE D'ALVILLE.	*M. Menier.*
MATHURIN DESVIGNES, Fermier de M. de Belval.	*M. La Ruette.*
JACQUES et PIERRE } Deſvignes, ſes enfans, tous deux Fermiers de M. de Belval.	*M. Nainville.* / *M. Trial.*
ALIX, femme de Jacques Deſvignes.	*Mde Moulinghen.*
LOUISE et BABET, } Sœurs & filles de Jacques & d'Alix.	*Mde Trial.* / *Mlle Beaupré.*
LOUIS DESVIGNES, fils de Pierre Deſvignes, & prétendu de Louiſe Deſvignes ſa Couſine.	*M. Clairval.*
BLAISE, jeune Payſan, Amant de Babet Deſvignes.	*Mde Dugazon.*
GUILLOT, Valet de Ferme de Mathurin Deſvignes : (*Perſonnage muet, ainſi que le ſuivant.*)	
UN VALET de Ferme de Jacques Deſvignes.	

La Scène eſt dans l'une des Fermes de M. de Belval.



LES TROIS FERMIERS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Chambre ruſtique, au fond de laquelle eſt une fenêtre fermée par un volet; deux portes donnent dans cette Chambre, où l'on voit un Miroir gothique & pluſieurs Pots de Fleurs.

SCENE PREMIERE.

LOUISE, *ſeule.*

(Elle ſort d'un Cabinet, venant de ſe lever, dans le deſhabillé villageois le plus ſimple, n'ayant rien dans ſes cheveux; quelques-unes de ſes boucles même flottent négligemment ſur ſon ſein; elle marche doucement, & va ouvrir le volet; elle dit enſuite, après avoir regardé par la fenêtre:)

EH mais... i'n'fait preſque pas jour... j'ai cru qu'il étoit au moins huit heures du matin... Louis.. mon

cher Louis . . . c'eſt toi qui m'éveille com'ça . . . j'n'ai vu qu'li toute la nuit . . . j'n'ai entendu qu'li . . . i'm'ſembloit qu'il étoit-là, au ch'vet d'mon lit & qui m'diſoit— » Ma p'tite Louiſe, éveille-toi donc — c'eſt aujourd'hui » que j'ſignons n'ot Contrat d'mariage —— c'eſt d'main » qu'on nous marie.

(Elle s'approche du Miroir pour réparer le déſordre de ſa parure, & regarde enſuite à la fenêtre par intervalle.)

» D'main à huit heures, j'ſerai ton mari — d'main tu ſe- » ras ma femme » — & pis i'm'tiroit tout doucement par l'bras & pis i'm'diſoit -- faut i dormir com'ça ? —— & pis l'cœur em'battoit & v'la que je m'réveillois tout en ſurſaut ——j'étendois la main, mais il n'étoit pas là— v'là pourtant comme j'ai paſſé ſte nuit, la nuit d'hier, d'avant-hier & d'pis un mois toutes les nuits -- ah ? c'garçon-là & l'ſommeil n'pouvont pas s'arranger enſemble, & i, dit encor que c's'ra bien pis quand j'ſerons mariés.

CHANSON.

Faut attendre avec patience
Le jour de d'main, c'eſt un biau jour.
Grande eſt, dit-on, la différence
Entre el'mariage & l'amour.
Quoi ! le Contrat qui nous engage
Change queuque choſe à not'himeur,
Il fait que j'aimons davantage,
Si j'en juge d'après mon cœur.

Quand Louis me dit, ma Louiſe,
Je t'aime & n'aimerai que toi;
Sans le vouloir, i'faut que j'diſe,
Je t'aime cent fois plus que moi :
Il me jure amour éternelle,
Et Louis n'eſt pas un menteur,
Il me ſera toujours fidèle,
Si j'en juge d'après mon cœur.

Queu ſujet aurois-je de craindre ?
Mon Amant ſera mon mari :

Je n'aurai jamais à m'en plaindre,
C'est l'amour qui me l'a choisi ;
Je suis aimée autant que j'aime ;
Rien n'est égal à mon bonheur,
Et toujours il sera le même,
Si j'en juge d'après mon cœur.

SCENE II.

LOUISE, BABET.

BABET.

T'es d'jà l'vée ma sœur ? — me v'la ben attrappée, moi ! — j'croyois bian pour aujourd'hui ête la pû matineuse ed'la maison.

LOUISE.

Ah ! si on t'marioit d'main — tu n'dormirois pas d'un si bon sommeil.

BABET.

Mon tour vin'ra — laisse-moi faire — quiens vois-tu — j'fais tout c'que je peux pour grandir — gnia long-tems qu'on m'appelle p'tite fille, qu'ça commence à m'ennuier — eune fois que j'serons mariée, papa n'me dira pûs : » Tais-toi, tu n'sais ce que tu dis, t'es » un enfant « : I' n'me l'dira pûs, n'es'pas ?

LOUISE.

Oh non sûrement, i' n'oseroit.

BABET.

Et pis je n'serai plus contrariée —— car, excepté toi, gnia personne dans la maison qui fasse es'que je veux.

LOUISE.

Mais c'est qu'tu n'es pas toujours raisonnable.

BABET.

Ça s'peut bian — mais raisonnab' ou non, mon mari n'os'ra pas m'dire, comme i'm'disont trétous; « Ça n'sera » pas, je n'veux pas, faites ci, n'faites pas ça —— «

J'fetai c'que j'voudrai & i' faudra bian qu'il en passe par là. N'est-i' pas vrai ?

LOUISE.

C'est selon l'himeur qu'il aura.

BABET.

I' s'ra toujours d'bonne himeur.

LOUISE.

Et qu'en sais-tu ?

BABET.

Et parguenne, es' que je n'le connois pas donc ?

LOUISE.

Ah, v'là du nouviau ! Tu connois stilà qui s'ra ton mari ?

BABET.

Es' qui s'roit tems d'y penser l'jour ed'mon mariage ?

LOUISE.

Et comment s'fait-il que je n'nous en soyons jamais apperçus ?

BABET.

Oh dame, c'est qu'i 'gnia qu'li & moi dans l'secret ; ti v'là bientôt, toi, & j'ti mettrons tout-à-fait pars'que t'as de l'amiquié pour moi, que tu n'voudrois pas faire queuque chose qui m'déplaisit, & que j'sis bian sûre qu'tu n'diras rien de tout çà à Papa non pûs qu'à Maman.

LOUISE.

Mais i faudra bian à la parfin qu'il'sachions.

BABET.

Sûrement —- Pour que Blaise & moi j'soyons mariés, i'nous faudra bian leur consentement.

LOUISE.

Comment, c'est Blaise ?

BABET.

Il est bian joli, n'es'pas ?

LOUISE.

Mais Babet, i'n'a que seize ans.

BABET.

C'est ben l'tant mieux — s'il en avoit vingt, i'n'auroit p'têt' pas la patience d'attendre qu'j'sois en âge de deve-

nir ſa femme — au lieu qu'com'ça, vois-tu, i'ns'ra jamais pûs preſſé qu'moi.

LOUISE.

Et tu es bian sûre qu'i t'aime ed'bonne foi ?

BABET.

CHANSON.

Je le compare avec Louis,
Qui pens'toujours comme Louiſe,
Blaiſe eſt de d'même, & quoique j'diſe,
Blaiſe eſt toujours de mon avis;
Quand on eſt deux, & quand on s'aime,
C'eſt bian doux de penſer de d'même.

Ton cher Louis ne voit que toi,
Tout à ſes yeux peint ton image;
Parmi les filles du Village,
Blaiſe jamais ne voit que moi.
Quand on eſt deux & quand on s'aime,
C'eſt bian doux de ſe voir de d'même.

Si dans nos jeux s'donne un baiſer,
C'eſt toujours toi qu'Louis embraſſe,
Blaiſe veut toujours mêm'grace,
Et puis-je-ti la lui r'fuſer ?
Quand on eſt deux & quand on s'aime,
C'eſt bian doux d's'embraſſer de d'même.

LOUISE.

Queux autres preuves es'qu'i't'donne ed'ſa tendreſſe ?

BABET.

Queu preuve ?—quiens, quand on n'nous r'garde pas, j'li baille ma main.—I'la baiſe, i'la rebaiſe, i'la ſerre ed'-toutes ſes forces, & ſtapendant i'n'me fait pas d'mal, quand j's'is ſous la feuillée avec les aut'jeunes filles du village.— Gni en a qu'pour moi à danſer, & toujours avec Blaiſe, je n'ſais comment i'fait, mais c'eſt toujours ſon tour & l'mien, & je n'nous laſſons jamais — tu m'dis queuque-fois ; — » Ah Babet, les belles roſes, les biaux œillets, » la belle violette ! Où qu'tu prends donc toujours d'ſi

biaux bouquets ? » C'eſt Blaiſe qui m'les donne, tout ça viant d'ſon jardin, c'eſt li qui les cultive, & i'm'dit comme ça que c'eſt qu'depuis qui les cultive pour moi qu'alles dev'nont ſi belles.

LOUISE.

Eh bian, Babet, tout c'que tu m'dis là — c'eſt mon hiſtoire avec Louis -- i'faut qu'Blaiſe & li ſe r'ſemblont.

BABET.

S'i'ſe r'ſemblont -- oh ! j'en ſuis bian sûre —- c'eſt à cauſe ed'ça qu'j'aime Blaiſe ed'ſi bon cœur. Gnia ſtapendant eune choſe qui m'brouille la cervelle.

LOUISE.

Quoi qu'c'eſt ?

BABET.

Oh tu vas me le dire toi, qui es déjà fiancé ?

DUO.

BABET.

Qu'eſt-ce donc que le mariage ?

LOUISE.

Je ne le ſais pas plus que toi.

BABET.

Pourquoi ſe cache-t'on de moi ?
Quand j'en veux ſavoir davantage. ?

LOUISE.

En ſe mariant ; Maman même,
Oui, Maman dit qu'elle trembla ;
Qu'eſt-ce donc que ce moment-là,
Puiſqu'on y craint ce que l'on aime ?

BABET.

Le mot d'Amant, à les entendre,
Eſt plus joli que l'mot d'Epoux :
Le nom d'Amant ſans doute eſt doux ;
Mais ſt'ilà d'époux eſt bian tendre.

J'ai ſouvent queſtionné Blaiſe là-deſſus, i'n'en ſait pas pus que moi -- oh n'me l'cache pas, ma p'tite ſœur.

LOUISE.

Mais attends donc du moins quej'ſois mariée. Je n'pis

pas

pas le d'viner, & ça m'baille auſſi de l'inquiétude.

BABET.

Es'que tu n'l'as jamais demandé à Louis?

LOUISE.

Oh ſi fait bian -- Mais pour toute réponſe, i' rit, i'membraſſe & im'dit que je n'ſerons pas plutôt mariés qu'j'en ſaurons autant qu'li.

BABET.

Faut donc pren're patience. C'eſt d'main qu'on te marie, d'main tu s'ras au fait, & tu m'y mettras, entends-tu?

SCENE III.

LOUISE, BABET, LOUIS.

LOUIS, *frappant doucement à la porte.*

GN'ia t'i queuqu'un de l'vé?

LOUISE, *à Babet.*

V'la Louis, le v'la. *(Elle va lui ouvrir.)*

BABET.

M'eſt avis qu'i'n'a pas pus dormi qu'toi.

LOUIS.

Quoi! c'eſt toi, ma Louiſe? C'eſt toi! queu plaiſir de te voir! il eſt toujours nouviau, je n'm'en laſſe pas.

BABET.

Bon jour, mon p'tit Couſin.

LOUIS.

Bon jour, Babet.

(à Louiſe)

Et bien, qu'es'que t'as donc toi? tu n'me dis rian.

LOUISE.

J'te r'garde.

LOUIS.

Mais faut auſſi m'parler, j'te r'garde itou, & j'vois -- que j'vois c'qu'i'gnia de plus joli pour moi dans l'monde.

LOUISE.

Ah, Louis ! c'eſt donc d'main.

LOUIS.

Oui, morgué c'eſt d'main, & d'bon matin encore. Jarni, ſi c'étoit aujourd'hui ça n'en s'roit qu'mieux.

BABET.

Sais-tu bian, mon p'tit Couſin, qu'alle n'a pas farmé l'œil de la nuit, ſte pauvre Louiſe ?

LOUIS, *à Louiſe.*

C'eſt-i'vrai ?

LOUISE.

Oh vrai ! mais j'n'en ſis pas fâchée. J'n'men porte pas pus mal.

LOUIS.

Je n'ai ventreguenne pas pus dormi qu'toi, & j'ſis éveillé, mais éveillé, tiens r'garde mes yeux.

LOUISE.

Oh com'i brillont !

LOUIS.

C'eſt qu'ivoyont dans les tiens qu'j'étois pour queuque choſe dans c'qui t'empêchoit de r'poſer.

LOUISE.

I'n'ſe trompont pas. — On eſt donc toujours com'ça la veille qu'on s'marie ?

LOUIS.

Du moins, c'eſt la couteume au village, à cauſe, vois-tu, qu'on s'y marie par amour; mais y diſont tretous qu'à la ville, la veille, la ſurveille, le jour, le lendemain, c'eſt tout un ; le Marié, la Mariée ſont bian tranquilles, car à peine ſe connoiſſont-ils, auſſi gnia-t-il à ces noces-là, de biaux habits, de grands feſtins, de la danſe, des violons & pas de plaiſir.

LOUISE.

Et pas de plaiſir ! oh il y en aura à la nôtre, n'es'ce pas Louis ? Gnia pourtant pas pû d'quinze jours que j'étions encore bian chagrins ; & j'lons été long-tems.

LOUIS.

On l's'roit à moins. — Pars'qu'j'ſis ton Couſin, i'diſiont com'ça que je n'pouvions pas êt' ton Mari.

LOUISE.

J'amais j'n'aurions été ta femme, si tu n'avois pris l'parti d'aller à Paris te j'ter aux pieds de M. d'Belval, d'not' bon Seigneur.

LOUIS.

Quiens n'men parle pas — ça m'touche trop — avec queu bonté i'm'a r'çu! — comme il est charitab' — bianfaisant — sarviab'! — Je n'lions pas putôt conté l'chagrin qu'i'm'désespéroit, qu'i'm'a dit com'ça « Console-toi, mon ami, console-toi — » gnia du r'mède — j'men charge — j'vas écrire. Oùs, qui m'a dit qu'il écriroit — à — à — Enfin bian loin — il a écrit — on l'y a fait réponse, & drès l'moment i'nous l'a envoyée aveuc un paquet ous'qu'étoit la parmission de marier Louise Desvignes avec Louis Desvignes, tous deux p'tits enfans de Mathurin Desvignes, Farmier de Monseigneur le Comte ed'Belval — & j'serons mariés d'main, & gni aura pas morguenne à s'en dédire.

BABET *à Louise.*

Oh que j'sis contente que Blaise en'soit pas mon Cousin . . . n'faudra pas tant d'façons.

LOUIS.

Qu'es'que tu dis, Babet?

BABET.

Rian, rian.

LOUISE *à Louis.*

N'est-tu pas bian fâché que not'grand Papa n'puis'pas êtes présent à nos noces?

LOUIS.

Oui morgué, ça manquera à not'bonheur; mais il est trop vieux, c'bon Pere, pour faire un voyage d'pû d'vingt lieues. . . . . Drèsque j'serons mariés, Louise, j'irons l'voir; j'partirons avec ton Père & ta Mère.

LOUISE.

Es'que mon Oncle Piarre ne vien'ra pas avec nous?

LOUIS.

Mon Père? si fait bian.

BABET.

Et moi donc?

LOUIS.

Et toi itou..... Enfans, p'tits enfans, gni aura pas encore d'arrieres p'tits enfans, mais ça vien'ra, n'tembarrasse pas, j'irons tretous embrasser l'bon Papa..... Ah queu joie pour li d'voir com'ça tout'sa famille autour ed'li; com'i'va nous baiser, nous caresser; qu'eu satisfaction! I'n'me r'connoîtra pas, moi..... Gnia près d'six ans qu'i'n'ma vu, j'n'étois qu'un enfant, & j'sis un homme à présent.

[*Babet va regarder à la Fenêtre, & revient dire à Louise, d'un air de mystère :*]

BABET.

Ma sœur, v'la Blaise qu'est devant not'fenêtre; n'fais semblant de rian.

LOUIS *à Louise.*

Quoi qu'a te dit donc ste p'tite folle?

LOUISE.

J'te conterai ça.

[*Babet se met à la fenêtre, & pendant le reste de la Scène, elle a l'air de parler à Blaise; elle gesticule & rit; Blaise lui jette un bouquet, elle cueille une rose sur un des pots de fleurs qui sont dans la chambre, & la lui jette pour le remercier de son bouquet.*]

LOUIS.

La v'la à la fenêtre: baille-moi tant seulement un p'tit baiser sans qu'ça paroisse.

LOUISE.

Tians. (*Louise embrasse Louis.*)

LOUIS.

Ah, Louise!

ARIETTE.

C'est toi que je vis la premiere,
Dès l'instant que je vis le jour,
Et j'ouvris mon cœur à l'amour,
En ouvrant l'œil à la lumiere.

Queu plaisir quand on se r'avise,
Ainsi que nous, du tems passé,
Le premier mot que j'prononçai,

Ce fut le nom de ma Louiſe.

Je me demandois à moi-même,
Pour qu'eu raiſon je m'enflâmois ;
Et je ſentis que je t'aimois,
En apprenant comment on aime.

LOUISE.

Et moi tout d'même : faut qu'j'aions été faits l'un pour l'aut', car d'pis que j'ſommes nés, quand l'un d'nous deux a fait eune choſe, ſtila qu'avoit été prév'nu a toujours dit à l'aut', j'y penſois, j'aurois fait ce que tu vians d'faire.

BABET *toujours à la fenêtre & parlant à Blaiſe.*

Faut tâcher d'venir avant l'dîner.

LOUIS *à Louiſe.*

A qui guiab'es'qu'à parle-là ?

[*Il va bien doucement regarder par-deſſus l'épaule de Babet, ſans qu'elle s'en apperçoive.*]

BABET *encore à la fenêtre, & continuant de parler à Blaiſe.*

Tu ſens ben qu'ſi t'es là, on n's'mettra pas à t'ab'ſans toi — Tu din'ras avec nous. — Tu t'mettras à côté d'moi. — J'jaſerons —

[*D'un ton de ſurpriſe & ſans ſe retourner.*]

Où qu'tu vas donc ?

[*Appellant de même.*]

Blaiſe. — Blaiſe.

Blaiſe eſt cenſé s'enfuir en appercevant Louis. Babet, toute fâchée de ſa fuite, ſe retourne enfin pour ſavoir quelle en eſt la cauſe, & Louis ſe trouvant alors devant elle, lui dit en riant.

LOUIS.

Dis-li donc, Babet, de n'pas s'enfuir com'ça, queu guiab', j'nons jamais fait peur à parſonne.

Oh dame ! c'eſt que — Eh ! jarni, cauſez d'vot' côté — Es'que j'vous dérange moi ? — Voyez-le donc un peu — i'viant s'met'là comm'un épouvantail, & il eſt cauſe equ'Blaiſe s'en enfui.

LOUIS.

Ah, ah p'tite friponne ! je n'métonne pas ſi t'as toujours d'ſi biaux bouquets, & ſi d'puis queuque tems tu veux avoir l'air ſi raiſonnab' — J'en ferons compliment au jeune Blaiſe.

LOUISE.

Ils s'aimont de la meyeur'foi du monde — Louis, n'faut pas leux faire du chagrin.

LOUIS.

Es'que tu n'me connois pas donc ? ——
(*A Babet.*)
Vas ma p'tite Babet ; va, ne crains rian — I'gnia rian, morgué, d'ſi naturel que d's'aimer — Blaiſe eſt un garçon ſage, ſon Père eſt riche, ça t'conviant — Laiſſe v'nir l'âge, & j'tappuierons jarniguoi d'tout mon pouvoir.

BABET, *à Louiſe.*

Ah, ma p'tite ſœur, v'là un homme ça ! — V'là un cœur — c'eſt com'ej'diſions, là, parle des garçons du village — Gnia qu'Blaiſe qui penſe com'ça.

SCENE IV.

JACQUES, ALIX, LOUISE, BABET, LOUIS.

JACQUES, *à Alix, en entrant.*

J'Te diſois bian qu'il étoit ici. J'connoiſſons bian ſa voix, pt'ête ! ——

ALIX.

Il eſt d'ſi bonne heure.

(*Louiſe & Babet courent au-devant de leur Mere, & l'embraſſent avec tendreſſe : Jacques les embraſſe enſuite toutes deux, & fait un ſigne à Louiſe, comme s'il vouloit lui dire : ah ! je vous prends avec votre amoureux, ce qui la rend un peu honteuſe.*)

JACQUES.

Oh l'zamoureux s'réveillont d'bon matin — n'es'pas, Louis ?

LOUIS.

Par ma fi, mon Oncle, vous avais bian raiſon.

JACQUES.

Ton oncle — ton oncle — J'ſis ton Père à préſent ; t'épouſe ma fille, ma Louiſe, ma bian aimée. ——

(*A Babet.*)

Non pas pû qu'toi, Babet —— J'vous aimons autant l'une que l'aut'.

(*A Louis.*)

T'es mon Gendre, t'es mon fils, appelle-moi ton Père.

LOUIS *l'embraſſant.*

Mon Père !

ALIX.

Eh moi donc ! es'que j'n'ſis rian ? ——

(*A Jacques.*)

Es'que tu n'es pas mon mari ? Es'que ton Frère n'es pas mon Frère ?

(*Montrant Louis.*)

Es'qu'i n'es pas itou mon Neveu, mon Gendre & pis mon Fils ? —— Es'que je l'aimons moins qu'toi ?

LOUIS *l'embraſſant auſſi.*

Non, Maman, non,

(*A Jacques.*)

Vous, Papa, mon Père ——

(*Aux deux ſœurs.*)

Louiſe, Babet, je vous aime tretous à qui mieux, mieux.

JACQUES.

Et tu fais bian, mais jarniguoi ; c'eſt aujourd'hui qu'not Seigneur arrive ; c'eſt aujourd'hui que j'r'nouvelons nos Baux.

(*A Louiſe.*)

C'eſt aujourd'hui que j'ſignons ton Contrat d'Mariage, Louiſe — Et c'eſt d'main ——

LOUISE *ſautant de joie.*

Qu'on nous marie !

JACQUES.

Et mon Frère, ous'donc qu'il eſt ?

ALIX.

Dans ſon lit, j'gage —— i'n'a pas com'nous martel en tête——V'là s'que c'eſt qu'd'avoir un garçon —— On vous marie ça & va com'ej'te meine —— Gnia pas d'trouſſeau —— Gnia pas d'brinborions —— Gnia pas un tas d'affutiaux qui n'finiſſont pas —— auſſi il eſt bian tranquille ; & moi gnia pûs d'trois ſemaines que j'travaille, que j'cous, que je m'donne un mal —— Enfin, ça finira —— I'dort li —— & d'pis trois heures du matin j'ſis à tracaſſer ; j'ſonge à ci, j'ſonge à ça —— L'fin mouchoir ed'mouſſeline d'un côté, le p'tit bouquet d'fleur d'orange ed'l'aut', les gans, le tablier, les bas d'ſoie—— Gnia d'quoi en devenir folle ——

(*Montrant Babet.*)

Et en v'là encore une —— Dans deux ans ce s'ra le même tintoin. Faudra r'commencer côm' ſi j'n'avions rian fait.

BABET.

Ma Mère, débarraſſez-vous d'ça l'pus vîte que vous pourrais.

ALIX.

Parguenne, faut s'dépêcher.

JACQUES.

Allons, ma pauvre Alix ; allons n'te fâche pas. T'as d'la peine, faut en convenir —— Mais j'ons eû not'tour — l'faut bian qu'iz'ayont l'leur —— T'ſouvians-tu encore du jour ed'not' mariage ?

ALIX.

Si j'men ſouvians ? Tredame, n'en diroit à t'entendre que j'nous ſommes mariés du tems de Charlemagne—— Louiſe n'a qu'ſeize ans, j'nen avois qu'dix-ſept quand j'quittai mon nom pour pren're el'tien : c'eſt ma première, gni avoit pas un an qu'j'étions mari & femme quand alle eſt v'nue au monde. Ainſi, tout compté, tout rabattu, gnia dix-ſept ans que j'ſommes mariés, mettez par ed'ſus les dix-ſept ans que j'avois étant fille, ça n'en vaut en tout que trente-quatre ; & à trente-quatre ans, on n'a

pas

pas perdu la mémoire, ou faut bian du malheur.

JACQUES.

Eh ventregué; je n'dis pas ça pour te met'en colère. T'es eune bonne femme, un peu vive; mais t'as bon cœur. T'en vaut bian encore eune aut', & j'sais ça; & c'est s'qui fait que je m'souvians, aveuc tant de plaisir, du jour où j'nous épousîmes.

ARIETTE.

Le bon Seigneur de not'village,
A ma noce lui-même il servit de témoin?
Pour ses propres enfans je gage,
Qu'il n'aura jamais plus de soin.

J'avons encore dans l'Oreille
De nos cloches le carillon :
Trétoutes fesiant din don don,
Alles sonnoient qu'cétoit merveille,
Et pis après la p'tite chanson
Qu'alles jouyont en carillon.

Et le soir comme je dansâmmes
Tout à l'entour du grand Ormiau;
Com'ej'faisions sauter les femmes,
Com'i'couloit le vin nouviau!
Tout à l'entour du grand Ormiau,
Com'ej'bumes & que je dansâmes!

LOUISE.

Oh j'dans'rons itou com'ça d'main.

LOUIS.

Oh jarnigoi, tu peux ête sûre ed'ça.



SCENE V.

JACQUES, ALIX, PIERRE, LOUISE, BABET, LOUIS.

BABET.

V'La mon Onc' ! —- le v'là.

PIERRE.

Et oui, morgué, me v'là —— v'z'êtes bian tranquilles, vous aut', vous vous gobargez d'ça —— vous m'laiſſez tout' la peine.

ALIX.

Qu'es'qui dit donc ? la peine — Eh bian v'là qu'eſt bon — C'eſt li qu'a la peine à préſent —— Ah pargué j'aime ben ça ! — Qu'es' qu'a tout arrangé pour el'mariage ? — Le repas, les bouquets, les ribans ? Qu'es'qui a eu ſoin d'tout ce qu'i'falloit à la mariée ? — Ah ſi gni avoit pas d'Alix dans l'monde, v'là un mariage qu'auroit eu belle tournure.

PIERRE.

Qu'es'qu'apaſſé cheux l'Bailli, cheux l'Tabellion? Qu'es' qu'a été avertir les Menétriers, qu'a raſſemblé tous les payſans du Village & ceux-là des environs ? N'faut-i'pas aller aud'vant d'Monſeigneur —- ignia pas d'mariage qui quienne, on n'peut pas manquer à ça —- c'eſt aujourd'hui qu'il arrive, M. de Belval, i', s'ra ici à dix heures du matin —- faut qu'jallions à ſa rencontre —- qu'es'qui diroit s'bon maît' qui nous aime com' ſes enfans, s'il arrivoit dans l'av'nue & que je n'fuſſions pas là pour li crier *vivat* ? —— ſarpegué, ça s'roit joli —- j'nous ferions bian d'honneur —- j'aurions eune belle réputation d'amitié & de reconnoiſſance.

JACQUES.

Eh bian, morgué, allais-vous vous quereller ; Vous vous êtes donné tous les deux bian du mal — gnia qu'moi

qui ſis reſté les bras croiſés & qui vous ai regardé faire —— mais jarni j'ſis ton aîné Piarrot — j'ſis pûs vieux qu'toi; faut qu't'agiſſe, & moi qu'je me r'poſe — d'la joie, ventregué d'la joie — j'nons pas d'himeur, moi ? j'nen veux morgué voir à parſonne.

PIERRE.

J's'rais bian marri d'en avoir, j'répons à not'ſœur qui m'parle toujours doucement com'à ſon ordinaire.

ALIX.

ARIETTE.

Hein ? quoi ? que veux-tu dire ?
Je parle tout ainſi que j'peux.
Plait-il ? qu'es' ? t'auras beau rire,
Je veux parler ; oui je le veux,
Ça te déplait, c'eſt bian fâcheux,
M'en empêcher, je ſerions deux;

Je parle tout ainſi que j'peux :
Et j'veux parler, oui je le veux.
A mon âge,
Es' que tu crois m'en impoſer?
Je ſuis ſage,
Et mon défaut n'eſt pas de trop jaſer.

J'ſais c'qui faut dire & c'qui faut taire;
Ma langue ne va point le galop;
Je n'fais jamais que c'qui faut faire;
Je parle bian, & n'parle jamais trop.

J'ai plus d'eſprit que tous, tant que vous êtes,
J'parle raiſon, je vous le prouverai,
C'eſt pour parler que les femmes ſont faites;
Ainſi je parlerai
Tant que j'vivrai.

PIERRE.

Eh bian, morgué; parlez, parlez, parlez.

ALIX.

I'ne m'plaît plus, moi, j'veux me taire à préſent.

JACQUES.

Ah si not' pauvre pere étoit ici — com'i' vous mettroit bientôt d'accord !

ALIX.

Ton pere ! i'vaut mieux qu'toi — qu'eu dommage que la vieillesse l'empêche de se trouver ici ! — l'pauvre Mathurin Desvignes ! — quand il a r'çu ta lettre Piarrot ; & stella qu'mon mari li a écrite quand il a vu qu'sa p'tite Louise es'marie avec Louis son p'tit fils, j'gage qu'ça l'a rejeûni d'pus d'vingt ans ; & ça n'li fera pas d'tort dà, car ignia long-tems qu'i m'a dit pour la premiere fois qu'il étoit d'six cens quatre-vingt-onze ; aussi c'est un homme qui a vu, qu'a d'l'expérience ; c'n'est pas un étourdi com'vous autr' ; ça n'tourne pas à tout vent, com'la girouette qu'est au-dessus du château — ça raisonne & ça fait pourquoi — ni toi Piarre, ni toi Jacques, ni Louis, ni Louise, ni Babet ; vous n'nous vaudrez jamais lui & moi, quand vous vivriez cent mille ans.

JACQUES.

T'as raison, not'minagere ; v'là parler ça ; v'là eune bonne tête, eune femme qui a d'lentendement, eune femme qui raisonne ! — Qu'es'qu'tas dit ?

ALIX.

Oh ! j'sais bian qu'aveux vous c'est peine pardue que d'parler raison — aussi je n'dis jamais rian : je m'contente ed'penser — (*à Babet qui sourit.*) Queuqu't'as à rire toi ? — D'quoiqu'tu ris ? — Va-t'en voir si j'y suis — Ah ! j'te ferai rire quand j'parle.

BABET.

Mais ma mere ; j'cause avec Louis ; je n'vous accoute seulement pas.

ALIX.

Va-t'en là dedans — je t'apprendrai à n'pas m'écouter.

PIERRE *à Babet.*

Va-t'en Babet — ça va l'ipasser. ——.

(*Babet sort.*)

SCENE VI.

JACQUES, ALIX, PIERRE, LOUISE, LOUIS.

JACQUES *à Pierre.*

AH ça, mon frere — j'crois qu'il eſt biantôt temps de décamper.

(*Il tire une groſſe montre d'argent.*)

V'là huit heures & demie.

LOUIS.

M. d'Belval n'arrivera qu'à dix heures, ptête à onze; vers les neuf heures, i's'ra tems de partir — tu vians aveuc nous, Louiſe?

LOUISE.

Si maman l'veut.

ALIX.

Tredame, ça m'paroît juſte — es'que j'ſis ridicule donc? — faut bian qu'jeuneſſe s'amuſe; & pis — Monſeigneur —

JACQUES.

Ecoute not' femme, ç'eſt que j'veux que Pierre ſache une çartaine idée qui m'eſt venue, & que t'approuveras j'en ſuis ſûr.

PIERRE.

Queuqu'c'eſt?

JACQUES.

Faut que j'prions Monſeigneur d'fourer ſon nom, en magniere ed'ſignature au contrat d'mariage d'nos deux enfans — qu'en dis-tu?

PIERRE.

Par ma fi, t'as-là une bonne idée! — T'as raiſon, faut que j'len prions.

LOUIS.

I'n'nous le r'fuſera pas — il eſt ſi bon —

LOUISE.

Si bienfaiſant.

ALIX.

Le r'fuser —- I'n'aura garde —- es'que son pere n'a pas signé itou not'contrat d'mariage à nous?

SCENE VII.

JACQUES, ALIX, PIERRE, LOUISE, LOUIS, BABET.

BABET *accourant tout essoufflée.*

MA mere, mon papa, mon onc', eh v'nez, v'nez tretous, il est là, le v'là, il arrive.

TOUS.

M. de Belval?

BABET.

Et non, non; d'sus eune p'tite cariolle, i m'a reconnu, le v'là, i' descend.

TOUS.

Qui donc? qui?

BABET.

Mon grand papa, mon grand papa.

PIERRE & JACQUES.

Mon pere?

ALIX.

Mathurin Desvignes?

LOUISE & LOUIS.

Not' bon papa.

TOUS.

Ah courons, courons.



SCENE VIII.

MATHURIN, JACQUES, ALIX, PIERRE, LOUISE, LOUIS, BABET, GUILLOT, UN VALET *de Ferme de Jacques.*

MATHURIN *soutenu par le valet & par Guillot qui est en guêtres & en voyageur.*

BOn jour, enfans, bon jour.

PIERRE & JACQUES.

Quoi vous v'là, papa ? vous v'là ?

LOUISE & BABET.

Quoi c'est vous, vous v'nez nous voir ?

LOUIS.

Mon bon papa ! qu'eu bonté à vous !

ALIX.

Soyais l'bian v'nu, pere Mathurin.

(*Ils parlent tous à la fois, & entourent le vieillard, le font asseoir, l'embrassent, le caressent ; il ne sait auquel entendre, & les serre tour à tour dans ses bras, en pleurant de joie.*)

MATHURIN.

Mes enfans, mes enfans — vous n'm'attendiais pas — stapendant me v'là —

(*à Jacques.*)

Bon jour, Jacquot.

(*à Pierre.*)

Comment t'porte-tu cadet ?

(*à Louise.*)

Et toi ma fille ?

JACQUES & ALIX.

A merveille, mon pere ; à merveille.

MATHURIN.

Viens ma Louise, viens ma p'tite Babet — Baisez-moi toutes deux, encor. Com'alles sont jolies — & grandies.

(*cherchant des yeux.*)

Et Louis — ous'qu'il eſt mon p'tit Louis ? — gnia ſix ans qu'je n'lai vu.

LOUIS.

Me v'là, papa.

MATHURIN.

Quoi ! — c'eſt-là ? — quoi ! — c'grand garçon — embraſſe-moi, mon enfant.

(après l'avoir baiſé)

Mon Dieu, qui le r'connoîtroit ? — il étoit haut comm'ça — mais vians donc que j'te r'garde —

(le montrant à Jacques).

Jacquot, ça fait un gas bian tourné dà —

(à Pierre.)

Plus j'l'examine — eh oui morgué — Piarrot, tu m'as vu plus jeune que j'ſis : dis — n'trouv'tu pas qu'il a queuque choſe ed'mon air — j'crois qu'i'me r'ſemb'.

PIERRE.

C'eſt ventreugé tout' vot' pourtraiture.

MATHURIN, *d'un air ſatisfait.*

Je ne m'ſis donc pas trompé.

JACQUES.

Mais, mon pere ; à vot' âge, vous avais encor la bonté d'nous v'nir voir.

MATHURIN.

Comment à mon âge ! — Quand on a comme moi toute ſa raiſon, bonne ſanté, & l'cœur gai ; m'eſt avis qu'on eſt toujours jeune.

ALIX.

Eh non, à l'zentendre, i'ſembl'qu'on ait cent ans. Eſt ce qui' n'me parlont pas déja de mon âge, à moi. C'eſt tout ſimp', on n'eſt pas eune bête, on raiſonne ; on a vu, on s'ſouviant d'loin ; & n'en faut pas davantage à d'z'ahuris com'ça, pour qu'i vous traitions d'vieille radoteuſe.

MATHURIN.

Courage, mon Alix, courage ; m'eſt avis qu'tu n'es pas changée. Toujours un peu maleigne.

JACQUES.

Ça ne fait qu'croître & embellir.

PIERRE.

N'faut pas dire ça — alle s'est corrigée — a' parle biaucoup encore, mais a n'se met plus en colere que cinq ou six fois par jour.

ALIX.

Oh t'es une bonne piece, toi ; & si j'disions —-

JACQUES.

Et morgué, n'dis pas — je n'devons songer qu'à nous réjouir — v'là not' pere, not' bon pere —
(*à Mathurin.*)
J'crois quasiment qu'c'est un songe d'vous voir là.

MATHURIN.

Comment jarnigoi, tu marie ma fille, ma Louise, ma filleule ; tu la marie avec mon p'tit Louis & je n'viendrai pas à leurs noces ? Je n'pis plus guère marcher : c'est vrai : autr' fois j'serois v'nu d'mon pied léger danser l'rigaudon aveucvous ; mais au défaut d'ça j'ai dit à Guillot : « Guillot, » on s'marie l'à-bas in'm'attendont pas, faut les surpren- » dre, attelle deux d'nos meyeurs chevaux d'nos charrues » à ste p'tite Cariole que Monseigneur a laissé dans not' » farme : » va mon garçon, va. In' se l'est pas fait dire deux fois ; ça vous a été baclé en un clin d'œil, j'sis monté bravement dans la voiture, Guillot s'est campé à califourchon sur not'grosse jument : allons, fouette cocher, & me v'là.

LOUIS.

Eh bian, tenez, sans ça il auroit manqué queuque chose à not' bonheur —- Pas vrai, Louise ?

LOUISE *à Mathurin.*

Oui, mon bon Papa — V'là not'plaisir tout fin dret, comme je l'desirions.

BABET *à Mathurin.*

Mon bon Papa, viendrais-vous avec nous au-devant de M. d'Belval ?

MATHURIN.

Es'qu'il arrive aujourd'hui ?

ALIX.

Comment, vous ne l'savais pas ? Et mais oui sans doute.

C'est aujourd'hui —- tout l'village est en l'air, j'sommes tretous d'eune gaité, d'eune satisfaction — C'est que j'avons tant de joie de r'voir not'bon Seigneur, M. d'Belval, not'Père à tretous. —

JACQUES.

Ecoute not'femme—j'avons grand plaisir à t'entendre, mais tu nous conteras tout ça d'main, car j'crois que ça doit êt'long, & v'là l'heure qui s'approche.

ALIX.

Eh bian oui — à la bonne heure, d'main, d'main.

MATHURIN.

Oui, ma pauvre Alix, oui — Mais mes enfans — Vous allez au-devant de M. d'Belval — j'l aime autant qu'vous, & sarpejeu i'm'feroit grand plaisir de l'voir aussi-tôt que vous — Mais gnia bien loin d'ici au Châtiau — Et ste cariole m'a fatigué que je n'pis presque pûs me r'muer.

JACQUES.

J'vous porterons, morgué. J'ons tretous été dans vos bras, faut bien qu'a vot' tour vous soyais dans les not'.

LOUIS *à Mathurin.*

C'est moi qu'ça r'garde, j'sis jeune, j'ai d'la force & j'vous porterai moi, j'men charge.

PIERRE.

Ventregué, j'voulons tretous not' part d'ce fardeau-là.

Tous ensemble.

LOUISE.

J'vous aiderai de ce que je pourai.

ALIX.

Et moi aussi.

BABET *à Mathurin.*

Et moi aussi, Papa.

TOUS.

Ce bon Pere, ce cher Pere.

MATHURIN.

Mes Enfans. — Mes bons Amis — vous me faites pleurer de joie.

SCENE IX.

MATHURIN, JACQUES, ALIX, PIERRE, LOUISE, LOUIS, BABET, BLAISE, GUILLOT, UN VALET.

BLAISE.

M. Jacques, M. Pierre — v'là l'valet de d'chambre de M. d'Belval qui viant d'arriver.

JACQUES.

M. Comtois ? —

BLAISE.

M. Comtois li même. — I'dit com'ça que dans une heure M. d'Belval sera ici — & qu'il arrive aveuc un Monsieur qu'il améne ed'Paris.

[*à demi voix.*] Bonjour Babet.

BABET, *sans se remuer, & sans regarder Blaise.*

On nous r'garde.

JACQUES.

Allons, jarnigoi, partons.

MATHURIN *à Pierre.*

Quoi, qu'c'est que c'jeune Garçon-là, Piarrot ?

PIERRE.

C'est l'fils au Gros de l'Orme — un p'it gaillard qu'a pûs d'malice qui n'est gros.

MATHURIN.

Il est joli — c'est vrai i'm'a l'air ben éveillé.

JACQUES *à Alix.*

Not' minagère, & le diner ? ——

ALIX.

Il est tout prêt. — Des précautions — c'est bian moi qui en manque.

BLAISE *à Babet, en la poussant du coude, lui parlant à voix basse, & sans la regarder.*

Si Parsonne ne m'dit rian, faudra que j'aille diner cheux nous.

BABET *à Louise de même.*

Louise, fait ensorte que Blaise dine ici.

L O U I S E *à Louis de même.*

Dis un mot pour que Blaiſe reſte avec nous à diner.

L O U I S *bien gaiement.*

Ah ça, tous tant qu'nous v'là j'dînerons enſemb' j'eſpere. —

M A T H U R I N.

Et j'boirons d'bon courage. ——

L O U I S.

Parguenne j'veux voir ſi l'p'tit Blaiſe a l'vin gai — je l'griſerons.

B L A I S E *en ſautant de joie.*

Bon, me l'la prié.

P I E R R E *tirant ſa montre.*

Allons, mes amis — neuf heures viennent de ſonner.

J A C Q U E S.

A I R.

J'allons revoir
Le bon Seigneur de not'village;
Quel doux eſpoir !
J'allons li porter not'hommage.

V A U D E V I L L E.

Premier Couplet.

J A C Q U E S.

Je n'li frons pas ed'compliment.
J'n'entennons rian au biau langage:
Mais ſarpejeu, le ſentiment
Parl'toujours bian même au village.

Deuxieme Couplet.

P I E R R E.

C'tribut n'a rian que de flatteur,
C'eſt d'lamiquié ſincere & tendre:
Il le r'cevra d'auſſi bon cœur
Que j'en mettrons à le lui rendre.

Troiſieme Couplet.

L O U I S.

J'allons recevoir ce bon Seigneur,
Ce digne objet de not'tendreſſe;
Et pour achever mon bonheur,
Demain j'épouſe ma maîtreſſe.

Quatrieme Couplet.

LOUISE.

Monſeigneur arriv'ce matin,
Louis quel plaiſir eſt le nôtre !
Et je nous épouſons demain...
Un bonheur ne va pas ſans l'autre.

Cinquieme Couplet.

ALIX.

Quand i's'ra là, je le varrons,
Je li dirons..... faudra m'entendre,
Je n'ſais pas ce que j'li dirons ;
Mais ce s'ra queuqu'choſe bien tendre

Sixieme Couplet.

MATHURIN.

Je n'ſens plus rian de ſte froideur,
Que maugré nous ameine la vieilleſſe,
Voir mes enfans a ranimé mon cœur.
Le plaiſir me rend ma jeuneſſe.

Septieme Couplet.

BABET.

Quel plaiſir de voir Monſeigneur
Et mon p'tit Blaiſe
Tout à mon aiſe.
Héles ! j'aimons de ſi bon cœur
Ce bon Seigneur
Et mon p'tit Blaiſe.

Huitieme & dernier Couplet.

BLAISE.

Comme j'allons crier d'bon cœur,
Viv'Monſeigneur & Babet qu'j'aime,
Car pour Babet, pour Monſeigneur
J'ons morguenne un amour extrême.

Fin du premier Acte.

On baiſſe la toile pendant l'Entr'Acte, quoique la décoration ſoit la même au ſecond qu'au premier ; pour donner aux Acteurs qui commencent le ſecond, la facilité de faire apporter au milieu du Théatre la table toute ſervie & de s'y placer, comme ils doivent l'être lorſqu'on releve le rideau.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente la même Chambre qu'au précédent ; on voit au milieu de la Scène une table toute ſervie, à l'entour de laquelle ſont aſſis Alix, Mathurin, Pierre, Louiſe, Louis & Blaiſe ; la place de Jacques eſt vuide, entre Mathurin & Pierre.

SCENE PREMIERE.

ALIX, MATHURIN, PIERRE, LOUISE, LOUIS, BLAISE.

MATHURIN.

EH bian, jarnigoi, quand j'vous ai dit que j'navois rian perdu d'mon appetit, vous ai-je trompé ? J'crois que j'fais encore bonne figure à table.

PIERRE.

Auſſi à moins qu'Jacques ne s'dépêche, i'n'trouv'ra pûs rian.

MATHURIN.

Je n'voulois pas m'mett'à tab'ſans li, moi..... Mais ce qu'eune femme a dans la tête.....

ALIX.

I'm'la r'commandé encore eune fois.......... quand Monſeigneur li a dit : « Jacques, monte avec moi au » Châtiau, j'ai à te parler mon ami ». J'étions là, j'écoutions, parce que faut tout ſavoir ; & Jacques m'a dit : « retorne au logis, not'femme ; mettez-vous tretous à » tab' : faites com'ſi j'y étois..... mangez toujours en m'at- » tendant, Monſeigneur ne m'requiendra p'têt' pas long- » tems, & queuqu'avances qu'vous ayez pris, j'vous

» aurons bientôt rattrapé ». V'là ſes prop'paroles. j'les ont retenu mot pour mot; & quand j'dis faut faire ça, c'eſt que j'ſais.....

MATHURIN.

C'q'ueſt ſur ton aſſiette refroidit, ma fille; mange, mange.....

(*cherchant des yeux.*)

Mais oùs'qu'eſt donc ma p'tite Babet?

LOUIS.

C'eſt vrai.

(*à Louiſe.*)

Où eſt donc ta ſœur?

LOUISE *appellant.*

Babet.

ALIX.

Ste p'tite étourdie, oùs'qu'alle eſt fourée à préſent? ..... All'eſt r'venue ſtapendant; Blaiſe l'i donnoit l'bras.....

(*Elle appelle.*)

Babet.

(*Elle continue de parler.*)

A ſt'âge-là on a pourtant bon appétit.

(*Elle appelle.*)

Babet.

(*Elle continue de parler.*)

C'eſt ſi jeune, ça a la tête ſi folle...... Ça n'ſait jamais ce que ça fait.....

(*Elle appelle.*)

Babet.

SCENE II.

ALIX, MATHURIN, PIERRE, LOUISE, LOUIS, BLAISE, BABET.

BABET.

Me v'là, ma Mère.

ALIX.

Oùs'qu'vous étiez donc fourrée, p'tite fille?

BABET.

J'ons été prendre c'qu'étoit dans la Cariole à mon bon Papa, & j'l'ons porté dans la chambre oùs'qui couche es'ſoir.

MATHURIN.

Guillot auroit fait ſte beſogne-là, mon enfant, n'falloit pas t'en donner la peine. Quian.... J'vas te ſarvir..... ſte pauv'p'tite, comm ça vous a d'z'attentions !

(*Babet va s'appuyer ſur le dos de la chaiſe réſervée pour Jacques.*)

ALIX.

Mam'ſelle, s'te chaiſe là eſt celle ed'vot'Père.

BABET.

Maman, j'nai pas envie d'm'y mettre.

BLAISE *avec empreſſement.*

Mam'ſelle Babet, v'là eune place à côté de moi.

LOUIS, *bas à Louiſe.*

L'entendent-ils ?

BABET, *bas à Blaiſe ſans le regarder ; & ſe mettant à table à côté de lui.*

Si j'métions mis à tab' aveuc les aut', j'n'aurions p'tet pas pû êt à côté d'toi.

BLAISE, *bas à Babet, & ſans la regarder.*

Oh ! j'ons bian vû qu't'étois ſortie par exprès.

ALIX *à Babet.*

On n'eſt pas à tab' pour jaſer, p'tite fille. — Primo d'abord i' faut manger.

[*Mathurin ſert Babet qui le remercie d'un geſte.*]

Es'que j'cauſe, moi ? — vous parl'rez d'main.

[*à Mathurin.*]

Enfin donc pour en r'venir à ce que j'voulois vous dire. — N'avous pas trouvé que M. d'Belval n'avoit pas l'air ſi gai que d'couteume ? — J'l'ions cru voir qu'euqu'choſe de triſte dans la phiſionomie.

MATHURIN.

J'pleurois d'plaiſir quand j'ons tant ſeulement apparçu ſa chaiſe, j'nons pas vû ſon viſage.

LOUIS

LOUIS *à Pierre.*

Et li, mon Père ; es'qui n'pleuroit pas itout ? — Mais c'étoit d'joie, i'r'voyoit ſes enfans, c'étoit tout ſimp' — & c'eſt ſte marque d'bonne amiquié qu'ma Tante a pris pour d'la triſteſſe.

ALIX.

Tant mieux, ſi je m'ſis trompée — & encore eune fois, tant mieux — car j'l'aime c'bon M. d'Belval — c'eſt un ſi brave homme ! — à ſa ſanté.

MATHURIN.

T'as-là eune bian bonne penſée, not'fille — à ſa ſanté.

TOUS. *Blaiſe ſe lève comme un étourdi, choque avec tout le monde ; & quand il en eſt à Babet, ils ſe font de petits ſignes d'intelligence.*

Allons, à ſa ſanté.

[*ils boivent.*]

MATHURIN *remettant ſon vetre & obſervant Blaiſe.*

Je m'trompe bian fort, ou queuque jour ce p'tit gas-là en vaudra bian un aut'.

BLAISE, *bas à Babet.*

Oh ! j't'en réponds, Babet.

BABET, *bas & en ſouriant.*

J'varrons ça.

MATHURIN.

Oh ça, mes enfans, dans mon jeune tems, on chantoit toujours à table. Es'que nous ne dirons pas queuque drolerie ? —— *Il chante.*

Laire-là, laire lan laire, laire-là, laire lan-la. —— N'en falloit pas davantage pour mettre tout l'monde en train.

BLAISE.

J'ſais ben eune chanſon, M. Mathurin, j'la dirai ſi vous voulez..... Mais ç'eſt que..... je n'puis pas la chanter tout ſeul.....

[*à Babet.*]

Vous le ſavez, Mam'ſelle Babet.

BABET.

Es'que j'ſis fille à vous laiſſer dans l'embarras, M.

Blaiſe ? ..... J'vons commencer, & ſi j'fons mal, vous m'r'prendrez.

BLAISE.

Oh Mam'ſelle, vous n'pouvez rian faire d'mal, & encore moins ça qu'aut'choſe.

VAUDEVILLE.

Premier Couplet.

Colette un jour dit à Colin,
» Dis-moi donc pourquoi je ſoupire ?
» C'eſt comme un feu qu'eſt dans mon ſein ;
» Ne ſais-tu pas, ce qu'ça veut dire ? »
Quand je te vois.

BLAISE.

Qui, moi ?

BABET.

Oui, toi.

Je veux parler & je reſte muette.

BLAISE.

J'en éprouve autant ſur ma foi.
Et je ne m'en plains pas Colette.

Deuxieme Couplet.

BABET.

Je crains, hélas qu'ce n'ſoit queuq'tour
Qu'on nous ait joué par magie.

BLAISE.

J'croirai plutôt que c'eſt d'l'amour.

BABET.

Tu l'as deviné, je l'parie.

BLAISE.

Qu'en dirois-tu ?

BABET.

Qui, moi ?

BLAISE.

Oui, toi.

BABET.

Colin, à ça je n'vois rien qui m'déplaiſe.

BLAISE.

Ça m'fait tant plaiſir ſur ma foi,
Que d'en parler me rend bian-aiſe.

Troiſieme Couplet.

C'étoit d'amour l'déſir naiſſant,
Qui cauſoit leur peine ſecrette.
Pour mieux l'ſavoir, à chaque inſtant,
Colin répétoit à Colette :
Qu'en penſe-tu ?

BABET.

Qui, moi ?

BLAISE.

Oui, toi.

BABET.

Eh mais, Colin, près d'l'objet qu'on adore,
Le mal eſt bien doux ſur ma foi.

BLAISE.

Le Remède eſt plus doux encore.

MATHURIN.

Ste p'tite Babet ! — comme all'vous chante ça ! — N'en diroit, jarnigoi. — Enfin. ——
(*à Babet.*)
Prends garde à ce jeune drôle-là. — I'te r'garde avec des yeux. ——

ALIX.

Oh ! i'n'valons pas mieux l'un que l'autre.

PIERRE.

Et le p'tit brin d'amour, cher Père ! eſt-ce que vous croyais que j'vous en tenons quitte ?

MATHURIN.

Ah, ah ! le p'tit brin d'amour.

TOUS.

Oui, le p'tit brin d'amour.

MATHURIN.

Je l'veux bian, mes Enfans ; mais vous ferez chorus.

ALIX.

Oui, oui j'ferons chorus en attendant que not'homme r'evienne.

MATHURIN.

CHANSON.

Sans un p'tit brin d'amour,
On s'ennuieroit même à la Cour;
Gnia pas, ſans lui d'biau ſéjour,
De bell'nuit, ni d'biau jour.

LE CHŒUR REPREND.

MATHURIN.

L'amour fait tout, c'eſt lui qui d'violettes,
Fleurit nos prés au verd Printems,
Lui ſeul inſtruit & linots & ſauvettes,
A v'nir peupler nos bois naiſſans.

TOUS.

Sans un p'tit, &c.

MATHURIN.

L'amour fait tout, il reverdit l'herbette,
Où vont danſer nos jeun'z'Amans.
Lui ſeul parlant au cœur d'une fillette,
Lui dit tout bas qu'elle a quinze ans.

TOUS.

Sans un p'tit, &c.

MATHURIN.

L'amour fait tout, c'eſt lui qui d'la jeuneſſe
Fait le bien, l'plaiſir, les agrémens;
Lui ſeul apprend que mêm'dans la vieilleſſe
Il eſt encor d'heureux momens.

TOUS.

Sans un p'tit, &c.

MATHURIN, *en montrant Louis & Louiſe.*

Allons, ventrebille, à la ſanté de nos deux jeunes gens — On n'en á jamais trop quand on s'marie : à leur ſanté.

TOUS.

A leur ſanté.

MATHURIN.

Ah, ma foi, v'là Jacquot qui viant la porter aveuc nous.

SCENE III.

JACQUES, ALIX, MATHURIN, PIERRE, LOUISE, BABET, LOUIS, BLAISE.

MATHURIN.

J'T'attendons commodément, com'tu vois l'verre à la main.

ALIX.

Vians not'homme. — Vian t'mett'à ta place. — Tu dois avoir bon appétit, j'vas t'sarvir.

JACQUES.

Ah ! j'nons pûs ni faim, ni soif.

MATHURIN *reculant sa chaise.*

Queuqu't'as donc ?

PIERRE *se levant de table.*

Qu'es'qui t'est arrivé ?

ALIX *se levant aussi.*

Not'homme. ——

LOUISE *se retirant de table.*

Comme vous êtes pâle, mon Père !

LOUIS *quittant le dîner.*

Mon cher Oncle !

BLAISE *de même.*

M. Jacques !

BABET *de même.*

Mon Père !

MATHURIN.

Mon cher fils ! — Dis-moi donc ce qu'tas.

JACQUES.

Bian du chagrin, biantôt vous n's'rez pas pus chanceux qu'moi. — M. d'Belval. ——

MATHURIN & ALIX.

Eh bian ?

JACQUES.

M. d'Belval, — Not' bon Seigneur. — Je l'pardons. — i'nous quitte.

TOUS.

I'nous quitte ?

JACQUES.

I'vend les tarres qu'il a dans l'pays. — C'Monſieur qu'étoit aveuc li dans ſa chaiſe, eſt ſti-la qui les achete.

(*Tout le monde quitte la table & les garçons de ferme l'emportent.*)

MATHURIN.

Et pourquoi qu'i's'défait d'ſes biens ? ——

JACQUES.

J'l'ignore. — J'ſis monté au Châtiau aveuc li, com' vous ſavez : i'm'a pris à part : « Mon bon ami Jacques, » m'a-t'-i'dit, tu crois que j'vians ici pour renouveller » les baux qu'j'ai aveuc ta famille, il n'en eſt rian, mon » Garçon ; j'vians, au contraire, pour vendre ſte terre ci » & s'tella qu'j'ai dans les environs ». Faut nous quitter, mon ami ; & en m'parlant com'ça, i'm'ſerroit la main, i'me r'gardoit, & j'ſis ſûr qu'in'me voyoit pas ; car d'groſſes larmes couliont d'ſes yeux, maugré qu'i'voulût n'pas pleurer. —— Vous d'vinez bian que j'n'ons pû li répond' —— J'ſentions mon pauvre cœur qui s'gonfloit, à n'pouvoir pûs t'nir dans ma poitrine. —— Enfin, j'ons pû pleurer, c'digne homme a vu mes larmes, les ſiennes en ont redoublé, i'm'a jetté ſes bras autour ed'mon cou.— Il a voulu m'dire queuqu'choſe ; i'ſuffoquoit, & tout d'un coup il s'eſt enfui ; je ſuis r'venu ſans ſavoir oùs'que j'allais. —— Et me v'là le déſeſpoir dans l'ame, ni pûs ni moins que ſi j'avions pardu not'père, not'bon père ; ce reſpectable vieillard que j'aimons tous pûs qu'nous-mêmes.

(*Il s'appuie ſur le bras de Mathurin.*)

MATHURIN.

Vendre ſes biens ! —— faut qu'i'li ſoit arrivé queuqu'choſe à Paris —— faut qu'il ait éprouvé queuqu'malheur.

ALIX.

Mon père a raiſon ; faut qu'i'lui ſoit arrivé queuqu'accident à ce cher homme-là.

JACQUES.

M. d'Belval va v'nir aveuc ce M. l'Comte — de Dal. —— Dalville. I'veut li faire voir ste farme, ainsi qu'ses dépendances ; tu iras aveuc eux, not'femme, je n'men sens pas l'courage. Ça m'fait trop d'mal d'voir passer un bien comme stila dans les mains d'un Monsieur. —— qui p'têt est un galant homme aussi, mais qui n'est pas stila qu'j'avons vu naître.

LOUIS *à Pierre, en regardant par la fenêtre.*

Mon père, j'crois qu'les v'là qui v'nont tous deux ; oui, c'est M. d'Belval & gnia un Monsieur aveuc li.
(*Revenant à Jacques.*)

Mais gni auroit-i'pas moyen d'savoir pour queu sujet tout ça arrive ; là, dans l'moment, que j'nous y attendons l'moins : — Si je l'demandions tretous à M. d'Belval, p'têt qui ne r'fuseroit pas d'nous l'dire.

MATHURIN.

Il a raison — J'li demanderons.

PIERRE.

Faudra qu'i nous l'dise.

LOUIS.

Je l'prierons tant.

ALIX.

Ah ! laissez, laissez-moi faire. Je l'ferons bian parler.

BABET.

Les v'là. ——

LOUIS.

Oh ! comme j'ons le cœur serré.



SCENE IV.

M. DE BELVAL, LE COMTE, ALIX, JACQUES, MATHURIN, PIERRE, LOUISE, LOUIS, BLAISE, BABET.

M. DE BELVAL.

BOnjour, mes amis — bonjour, mes chers enfans.

TOUS.

Monſeigneur.

LE COMTE.

Mon cher Belval, vous avez-là des petites fermières d'une figure charmante.

M. DE BELVAL.

Et auſſi ſages qu'elles ſont jolies.

(*à Louiſe.*)

Bonjour, ma chère Louiſe — Je vous fais compliment ſur votre mariage — vous ſerez heureuſe & vous méritez de l'être — Votre petit-Couſin eſt un brave garçon — Il eſt bon fils, il ſera bon mari.

LOUISE & LOUIS.

Monſeigneur !

M. DE BELVAL.

M. d'Alville, je vous les recommande tous deux.

(*montrant Babet.*)

Ainſi que ma filleule — Elle ſera bientôt d'âge à être mariée.

(*à Babet.*)

Mon enfant, je n'oublierai pas que j'ai promis d'aſſurer ton ſort ; & je ne ſouffrirai point qu'on m'ôte le plaiſir de faire ton bonheur ——

(*à Jacques & à ſa famille.*)

Je vends ma terre, mais non pas le droit que vous m'avez donné de vous témoigner toute mon amitié.

BABET *en pleurant & voulant retenir ſes larmes.*

Monſeigneur — j'vous aimons tant — pourquoi nous quitter ?

quitter ? gardez vot'bien — Si Monſieur veut un Châtiau, gni en a tout plein aux environs — on n'li en vendra que d'reſte, i'peut ben vous laiſſer ſt'ici.

LE COMTE.

Cette pauvre petite ! — Elle eſt bien intéreſſante.

M. DE BELVAL *à Babet.*

Tu pleures, ma fille, ma chère Babet.

(*au Comte.*)

J'ai vu naître les Enfans, & les Pères m'ont vu naître.

(*appercevant Mathurin & l'embraſſant avec tendreſſe.*)

Mathurin, mon bon Mathurin — te voilà !

MATHURIN.

Oui, Monſeigneur — J'ons été au-devant de vous; quand j'vous ons vu deſcendre de vot'chaiſe, j'pleurois — mais c'étoit d'plaiſir — Je n'ſavois pas qu'à ces larmes-là en ſuccéderiont qui feriont tant d'mal au pauv'-Mathurin.

M. DE BELVAL.

Mon Ami, mon cher Ami, conſole-toi ——

(*à Jacques & à ſa famille.*)

Monſieur le Comte eſt digne de votre attachement — Il aime les honnêtes gens, il eſt fait pour en être aimé — Il aura pour vous les égards ——

(*à Mathurin qui continue de pleurer.*)

Mathurin, conſole-toi ——

(*au Comte.*)

Les larmes de ces bonnes gens me percent le cœur.

LE COMTE.

O mon ami, que vous êtes heureux d'être aimé comme cela !

ALIX.

Aimé — Ah Monſieur, vous avez l'air d'un bian honnête homme auſſi, vous; mais vous aurez beau faire, je n'vous aimerons jamais comme M. d'Belval — c'eſt impoſſible.

M. DE BELVAL.

Alix —

LE COMTE.

Non, mon ami, cet aveu naïf fait leur éloge & le vôtre.

(à Jacques & à sa famille.)

Mes enfans, vous ne pourrez pas du moins m'empêcher de mettre tout en usage pour mériter votre amitié.

M. DE BELVAL.

Ils m'attendrissent trop, sortons ——

(à Jacques.)

Jacques — Monsieur, voudroit voir l'intérieur de cette Ferme — Voulez-vous nous conduire ?

LOUIS *à Jacques.*

D'mandez-li un moment d'entretien en particulier.

JACQUES *à M. de Belval.*

Monseigneur, si c'étoit eun effet d'vot'bonté ——

LOUIS.

Si Monseigneur vouloit bian nous acouter un moment —

MATHURIN.

Ma fille & ses enfans iront montrer la Ferme à M. le Comte — Il aura bian la bonté d'parmettre que j'disions un mot à not' bon Maître.

M. DE BELVAL.

Eh, mes amis, que me voulez-vous ?

LOUIS.

Ne nous refusez pas ste grace-là —

ALIX.

En vérité, gni auroit conscience —

(à M. de Belval.)

Car si vous saviez ——

(se retournant vers le Comte, & lui faisant une petite révérence.)

Monsieur, j'vous d'mande bian pardon.

(à M. de Belval.)

T'nez, not'amiquié pour vous — déja d'abord & d'une, c'est comme si vous nous tuyez que d'vouloir nous quitter.

(au Comte avec une petite révérence.)

Monſieur, ſait bien ce qu'ç'eſt qu'd'aimer les gens.
(*à M. de Belval.*)
Faut vous imaginer que j'vous r'gardons tretous comme not Pere.

LE COMTE.

Ils ont tous le cœur excellent.
(*à M. de Belval.*)
Mon ami, je me joins à eux ; ils vous demandent de les entendre, écoutez-les, je vous en prie.

M. DE BELVAL *au Comte.*

Pardonnez donc, ſi je vous laiſſe ſeul un moment.

JACQUES *à Alix.*

Ma femme, vas conduire Monſieur.
(*au Comte.*)
Al'connoît c'détail-là auſſi-bien qu'moi.

LOUIS *à Louiſe.*

Vas avec ta mere, ma chere Louiſe.
Ah ! Louis.

LOUISE.

(*elle lui montre M. de Belval, en ayant l'air de le lui recommander avec le plus tendre intérêt.*)

LOUIS.

Je t'entens, je t'entens.

MATHURIN *à Blaiſe.*

Vas avec eux Blaiſe.
(*à Babet.*)
Et toi auſſi, ma p'tite Babet.

ALIX *allant de l'un à l'autre.*

Ah ça, faite ed'vot'mieux.
(*à Pierre.*)
Piatre, je te le r'commande.
(*à Jacques.*)
Mon cher ami, ah comme j'taimerai ſi nous reſte.
(*à Mathurin*)
Cher pere — Il a d'la confiance en vous.
(*à Louis.*)
Louis, tu dis tout ce qu'tu veux — fais-li end'-raiſon.

(*au Comte, en lui faiſant une petite révérence.*)

Monſieur, j'marche ed'vant vous, pour vous montter l'chemin.

(*à Babet.*)

V'nez p'tite fille.

(*à Louiſe.*)

Viens ma Louiſe.

(*à M. de Belval.*)

Not'bon Seigneur.

(*elle lui prend les mains & les lui baiſe.*)

Mon Dieu que d'peine.

(*au Comte, en lui faiſant encore ſa révérence.*)

Monſieur, j'vous demande bian pardon.

(*ils ſortent.*)

SCENE V.

M. DE BELVAL, MATHURIN, JACQUES, PIERRE, LOUIS.

M. DE BELVAL.

EH bien, mes enfans, que me voulez-vous?

JACQUES.

Qu'vous ſoyez pour nous ce qu'vous avez toujours été; qu'vous nous r'gardiez dans ce moment-ci, moins comme vos Vaſſaux, que comme vos amis — Oui vos amis, c'eſt vous qui nous l'avez dit.

MATHURIN.

Avec ſ:s amis a-t'on d'la réſerve?

PIERRE.

's'. qu'on leux cache queuqu'choſe?

LOUIS *à M. de Belval.*

C ſont vos bontés, Monſeigneur, qui nous ont donn l'droit d'vous parler com'ça : n'vous en prenez qu'à \as ſi not'amiquié l'emporte encore ſur l'reſpect

qu'nous vous d'vons —— Vous êtes ſi bon, ſi bienfaiſant — J'voyons toujours en vous not'pere, & j'n'y voyons jamais not'maître — N'vous étonnez donc pas ſi j'prenions la licence ed'vous demander pour queu ſujet vous nous quittez — Ce ſont d'z'enfans qu'leux pere abandonne, & qui li criont en pleurant « pourquoi nous quit- » tez-vous ? »

MATHURIN, JACQUES & PIERRE, *à M. de Belvàl.*

Monſeigneur, pourquoi nous quittez-vous ?

M. DE BELVAL.

Mes enfans, il le faut.

MATHURIN.

Dans queu'qu'endroit que vous alliais, je ſais bian qu'vous ferez d'z'heureux, j'ſais bian qu'on vous bénira ; mais i'n'vous aurons pas vû naître comme nous, gni aura pas quarante ans q'vous s'rez leux bienfaiteur, i'n'vous connoîtront pas comme j'vous connoiſſons, i'n'pourront jamais vous aimer comme nous, j'leux en défie, & bonne amitié pour bonne amitié, vous voyais bien que j'méritons la préférence, puiſque j'ſommes les premiers en datte.

M. DE BELVAL.

Eh, mon ami, crois-tu, ſi je pouvois m'en diſpenſer, que je me défairois d'un bien auſſi cher à mon cœur, qu'avantageux à ma fortune ? mais la néceſſité connoît-elle des loix !

PIERRE.

La néceſſité ? — vous êtes riche.

M. DE BELVAL.

Je l'étois.

LOUIS.

Comment, Monſeigneur ?

MATHURIN *à M. de Belval.*

Pardonnez encore une fois à not'importunité ; oubliez ce que je ſommes au vis-à-vis d'vous, n'voyez qu'not'-cœur — Pourquoi ? queu néceſſité vous contraint ? ——

M. DE BELVAL.

Un procès que je viens de perdre a renverſé toute ma fortune. J'ai des enfans qui ne font que d'entrer dans le monde, il faut que je veille à leur avancement, & je ne puis ſoutenir leur état qu'en retranchant abſolument du mien, en vendant la meilleure partie de mes biens, & en me retirant dans la petite terre que j'ai en Bourgogne. Cent mille écus retranchés de ma fortune, m'impoſent cette loi, dont je gémis, mais qu'il faut ſubir.

LOUIS, *après un petit ſilence & avec fermeté.*

C'eſt vot'terre de Bourgogne qu'il faut vendre ; ſi all'ne ſuffit pas ——
(*après un tems, & regardant Pierre, Jacques & Mathurin, comme s'il leur diſoit, c'eſt à nous de pourvoir au reſte.*)
Mon pere — Mon oncle — Cher pere ——

JACQUES *l'embraſſant.*

Ah Louis — mon cher Louis !

MATHURIN.

I'nous ad'viné.

PIERRE.

Tout, tout — j'donnerois ma vie.

TOUS TROIS.

Monſeigneur !

M. DE BELVAL.

Mes amis, que voulez-vous dire ?

LOUIS.

J'vous d'vons not'bian, je l'mettons à vos pieds.

MATHURIN.

J'n'en pouvons faire un meilleur uſage.

JACQES *à M. de Belval.*

Not'fortune, not'vie, celle de nos enfans, tout eſt à vous, tout.

MATHURIN, PIERRE & LOUIS.

Tout, tout, tout.

M. DE BELVAL.

Je reſpire à peine — Ce trait eſt ſans exemple — mes amis, mes enfans.

LOUIS.

Eh bien, ſoyez not'pere — Des enfans n'avons rian à eux — tout ce qu'il poſſédont appartient de droit à ſtila d'qui il'tenons la vie.

M. DE BELVAL.

Que me propoſez-vous ? — de m'enrichir en détruiſant votre fortune !

JACQUES.

Nous vous la d'vons.

M. DE BELVAL.

Elle eſt le fruit de vos travaux.

MATHURIN.

Je n'ſommes rian qu'par vous, d'puis deux cens ans d'pere en fils, j'faiſons valoir les bians d'vot'famille; nos peres ont ſarvi vos peres, ils ont été enrichis par eux; l'vôt'augmenta ma fortune, i'n'eût pas d'ceſſe que je n'devinſſe le pûs gros fermier de ce canton; vous avez pris ſoin d'mes enfans, gnien a pas un qui n'ait eû part à vot'bienfaiſance; vous étiez heureux, & vous n'vouliez voir que d'z'heureux. Eh bian, morgué, j'ſuivons vot'exemple; not'tour eſt v'nu d'faire une bonne action, vous en avez tant fait, Monſeigneur, & ſarpejeu, n'nous diſputez pas l'droit qu'j'avons à celle-ci.

M. DE BELVAL.

Qu'exiges-tu de moi, cher Mathurin ? — l'humanité t'égare — moi j'envahirois un bien gagné à la ſueur de ton front, & le fruit de ſoixante ans de travaux ? Que deviendrois-tu, bon vieillard, que deviendrois-tu ?

MATHURIN.

Ils ſont jeunes, ils m'nourriront, & vous n'nous abandonnerez pas.

M. DE BELVAL.

Tu m'arraches le cœur.

LOUIS.

Non, Monſeigneur, je reſterons toujours à vot'ſarvice; j'nous r'gardons tretous comme de vot'famille; nous sembleroit n'êt pas dans not'pays, s'i'falloit qu'j'appartenions à un aut'Seigneur, j'ſommes riches, vous

l'ſavez, & pûs qu'à des payſans n'appartient, à peu de choſe près, je reparerons vot'perte; j'ons d'z'amis s'i'faut du ſurplus, & j'garderons l'ſecret, n'craignez rien j'nons pas beſoin d'aut'récompenſe, du d'voir dont j'nous acquittons, que l'plaiſir d'l'avoir rempli & d'vous ſavoir heureux.

TOUS QUATRE, *à M. de Belval.*

N'nous r'fuſez pas, Monſeigneur; n'nous refuſez pas.

M. DE BELVAL.

Mes amis, mes bons, mes vrais amis, les ſeuls que j'ai trouvé dans mon infortune; je ſens tout le prix de ce que vous voulez faire pour moi; mais je ne puis me rendre à vos ſollicitations, je ne puis accepter vos bienfaits — non qu'ils me faſſent rougir — ſi j'ai quelque vertu je la trouve en vous; vous êtes hommes, & nous ſommes égaux — mais la ſomme dont j'ai beſoin & que vous m'offrez eſt ſi conſidérable, ma fortune eſt à tel point endommagée. ——

JACQUES

Si vous n'pouvez pas acquitter ſte dette-là, prenez, prenez toujours; vos enfans l'rendront à nos p'tits enfans — vos fils penſeront com'vous, les not's auront tous not' cœur.

M. DE BELVAL.

Je n'en puis plus — les larmes — Ah mes amis! — quels hommes êtes-vous?

LOUIS.

D'bonnes gens qui ſentont tout ce qu'vaut un bon maître.

JACQUES, PIERRE & LOUIS,
en ſe jettant à genoux.

Rendez-vous à nos larmes j'embraſſons vos genoux.

MATHURIN *ſe jettant aux pieds de M. de Belval, mais avec effort & ſoutenu par Jacques qui le ſeconde en pleurant.*

Rendez-vous, Monſeigneur: rendez-vous à nos prières; ayez pitié d'mes cheveux blancs. Encore un jour

heureux

heureux pour le pauvre Mathurin, Monſeigneur ; & que j'vous l'doive. C'eſt p'têt le ſeul qui m'reſte à vivre.

M. DE BELVAL *embraſſant Mathurin qu'il veut relever, mais qui s'obſtine à reſter à genoux.*

Ah mon Pere ? — mon bon Pere ! — mes amis — mes enfans. ——

SCENE VI. & derniere.

JACQUES, MATHURIN, M. DE BELVAL, PIERRE, LOUIS, ALIX, LE COMTE, LOUISE, BABET, BLAISE.

LE COMTE.

Que vois-je ? — quel ſpectacle !

M. DE BELVAL, *avec tranſport.*

Vous voyez des Bienfaiteurs aux genoux de celui qu'ils veulent obliger malgré lui. Ah ! Monſieur, ils veulent me forcer d'accepter leur fortune pour relever la mienne.

ALIX, LOUISE, BABET & BLAISE, *en ſe jettant aux genoux de M. de Belval.*

Ah Monſeigneur ! — Ah not' Père ! — reſtez, reſtez, reſtez avec nous.

LE COMTE.

Pour relever votre fortune ? Quoi la perte de votre Procès auroit pu l'altérer ? C'eſt la néceſſité qui vous contraint à me vendre vos terres ? Et vous me l'avez caché ? Ah Belval ! C'eſt une injure que vous ne pouvez effacer qu'en partageant ce que je poſſede, il eſt à vous. Gardez vos biens. Je commence à ſentir le prix de ma fortune, puiſqu'elle eſt utile à mon ami.

M. DE BELVAL.

Ah d'Alvile !

LOUIS *au Comte.*

Eh Monſieur, n'nous privez pas du bonheur de ſarvir not' Maître.

JACQUES.

I'cédoit à nos larmes.

PIERRE.

I's'rendoit à nos prières.

TOUS LES PAYSANS *toujours à genoux, & tendant les bras vers M. de Belval.*

La préférence — la préférence — j'la demandons; alle nous est due.

MATHURIN.

Alle nous est due — Vous fûtes not' Bianfaiteur — J'vous d'vons tout, & j'acquittons not' dette.

M. DE BELVAL *l'embrassant.*

Tout ce que vous pourrez faire pour moi, sans déranger votre fortune, je l'accepte, & d'aussi bon cœur que vous me l'offrez; d'Alville, vous suppléerez au reste, & de tous côtés l'amitié la plus étonnante aura fait mon bonheur.

LES PAYSANS *baisant tour-à-tour ses mains & celles du Comte.*

Ah not' Maître, not' bon Maître! — Monsieur, ah Monsieur!

LE COMTE.

O mon cher Belval!

ALIX.

Me v'là riche à jamais.

MATHURIN.

V'là l'plus biau jour de ma vie.

(*au Comte.*)

Je n'm'étonne pas si vous aimez not' bon Seigneur! Il est digne de vous, vous êtes digne de lui.

LE COMTE.

Mes enfans, vous n'avez pas voulu m'appartenir, & vous aviez raison : mais je vous ai du moins une obligation : vous m'apprenez que qui mérite d'être aimé, est sûr de trouver des amis.

M. DE BEBVAL.

Jacques, tu partiras demain avec moi; nous passerons chez mon Notaire, & un Acte. —

JACQUES.

Un Acte!

LOUIS.

Point d'Acte.

MATHURIN.

Point d'écrit.

(à M. de Belval.)

Aveuc un homme comme vous, la parole.

M. DE BELVAL.

Bon Mathurin, je ferai ce que je dois faire. — Ce n'est ni pour vous, ni pour moi; mais tous les hommes ne se ressemblent pas.

PIERRE.

Monseigneur, v'là deux jeunes gens qui s'mariont d'main. — Pour leur porter le bonheur, si vous vouliez signer à leux contrat. — Le nom d'un brave homme comme vous n'peut qu'faire prospérer un Mariage.

M. DE BELVAL.

Si je signerai le Contrat de Louise & de votre fils, mon cher Pierre? —— avec grand plaisir, & je me prie du festin.

BABET.

Monseigneur, si je m'marie l'année prochaine, danserez-vous à mes noces?

ALIX *à M. de Belval.*

Mais voyez donc c't'étourdie.

M. DE BELVAL *à Babet.*

Oui, ma petite Babet; oui, mon enfant.

(à Alix.)

Ma chère Alix, elle a bientôt quatorze ans, & je m'apperçois qu'elle ne déplaît pas au petit Blaise. S'il est sage & qu'il vous convienne, l'année prochaine nous pourrions. ——

BLAISE.

Oh pour moi, Monseigneur, je n'd'mande pas mieux.

ALIX.

Si ça fait plaisir à Monseigneur, certainement je ne nous y refuserons pas.

M. DE BELVAL.

Allons, mes amis, allons tous au Château, célébrer ce jour où je vous dois tout. Il eſt le plus beau de ma vie, & toujours il reſtera gravé là. *Il met la main ſur ſon cœur.*

CŒUR *Dialogué.*

MATHURIN.

Adieu chagrin, adieu triſteſſe;
J'n'en aurons plus; j'ſommes tous contens;
Vous v'nez d'céder à not'tendreſſe,
Vous nous reſtez, quels doux momens!
(avec attendriſſement.)
Ah ſi ma joie oſoit paroître!
(Il lève les bras avec amour & reſpect vers M. de Belval (qui le ſerre dans les ſiens & l'embraſſe.)
Que de bontés! j'pleurons, mais c'eſt d'plaiſir.
Comment pourrons-je aſſez chérir
Un ſi brav'homme, un ſi bon Maître?

TOUS.

Adieu chagrin, &c.

M. DE BELVAL.

Je vous dois tout, & j'en fais gloire;
Oui, j'ai trouvé de vrais amis.

LE COMTE.

Ce trait généreux dans l'Hiſtoire,
Mérite un jour d'être trrnſmie.

M. DE BELVAL.

J'éprouve un ſort digne d'envie.

LE COMTE.

Vous imiter eſt mon deſir.

M. DE BELVAL ET LE COMTE.

D'un tel bienfait toute la vie,
Je garderai le ſouvenir.

LOUIS *à Louiſe.*

Tu ne ſeras jamais volage,
Ton ſeul regard vaut un ſerment.

LOUISE.

Et mêm'après not'mariage,
Louis encore ſera conſtant.

BABET *à Blaise.*

Mon Amant,
C'eſt dans un an. ———

BLAISE.

Et moins p't'être.

BABET.

Qu'j'aurons not'tour.

BLAISE.

Que j'f'rons comm'eux.

BABET.

Pour être heureux.

TOUS.

Ah que le cœur eſt un grand Maître!

PIERRE *s'adreſſant au Parterre avec emphaſe, après avoir avancé un pas.*

Meſſieurs, j'oſons ———

ALIX *l'interrompant.*

C'n'eſt pas pour me vanter;
Mais entre nous, je gage,
Qu'on dira tout c'que l'on voudra,
Je n'me ſervirai point de tant de verbiage;
Moi, j'vais au but toujours & j'dis c'eſt ça, c'eſt ça.
C'eſt que d'abord, Meſſieurs, je n'vous déguiſons rien:
Vous plaire eſt c'que j'voulous, j'en cherchons le moyens.
Ons-je réuſſi ? faites-nous l'connoître,
Et dans nos cœurs, l'plaiſir va naître;
Car ſi queuqu'fois je faiſons bien,
C'eſt qu'vous avez été not'Maître.

TOUS.

Vous plaire eſt c'que j'voulons, j'en cherchons le moyen.
Ons-je réuſſi ? faites-nous l'connoître,
Et dans nos cœurs l'plaiſir va naître;
Car ſi queuqu'fois je faiſons bien,
C'eſt qu'vous avez été not'Maître.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, *Les Trois Fermiers*, Comédie mêlée d'Ariettes, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, le 21 Mai 1777.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer & repréſenter, ce 22 Mai 1777. LE NOIR.

